

... Cosette Odier, aumônière et formatrice à l'aumônerie œcuménique du CHUV à Lausanne

## «Imposer une conviction est un abus de pouvoir»

Daniel Lüthi

Texte et images

danielluethi[at]gmx.ch

Le rez-de-chaussée de ce monstre de béton qu'est le CHUV fait plutôt l'effet d'un parking ou d'un immense abri antiatomique. Lors de notre rencontre, Cosette Odier, amène un peu de chaleur dans cet environnement oppressant et relativise cette première impression: «Les aumôniers contribuent à humaniser les soins, mais nous ne sommes pas les seuls à le faire. Et de loin». Une messe ou un culte sont d'ailleurs célébrés tous les dimanches dans cet espace.

### Médecine et spiritualité

Le Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) est un hôpital purement laïc, un centre universitaire de médecine de pointe, mais les thèmes religieux et les collaborations dans ce domaine y ont totalement leur place comme en témoigne le portrait d'un chirurgien du 16<sup>e</sup> siècle accroché dans le triste hall d'entrée où il est inscrit en vieux français «Je le pensay, Dieu le garit» (Je soigne, Dieu guérit). Le pouvoir



et la position des «demi-dieux en blanc» est ainsi clairement établie.

«Il s'agit de relier le spirituel et le médical», précise Cosette Odier. «Autrefois, on ne parlait pas de spiritualité dans les hôpitaux ni de son influence sur la santé ou les processus de guérison. Il en a été ainsi pendant 50 ans, jusqu'en 2000 environ. C'était une période transitoire, après la découverte des antibiotiques et avant l'approche holistique de la médecine, il était alors uniquement question de technique et du pouvoir des médicaments. C'est pourquoi les patients disaient aussi le plus simplement du monde: «C'est le médecin qui m'a sauvé la vie.» De plus, nombre d'entre eux avaient été traumatisés par leur éducation religieuse. La religion était de l'ordre de l'intime, on en parlait pas.»

Elle illustre son propos par une anecdote: «Lorsqu'on a construit le CHUV, il y a 30 ans, on a oublié d'y intégrer un funérarium. A cette époque glorieuse de la médecine, on occultait la mort, elle ne faisait pas partie de la médecine puisque la médecine elle-même était devenue une religion.»

Et là où la mort n'a pas sa place, la spiritualité ne peut pas non plus exister. C'est alors que des personnalités comme Elisabeth Kübler-Ross, Rosette Poletti ou Charles-Henri Rapin se sont mis à parler de la mort, du décès et de l'accompagnement en fin de vie. Petit à petit, les soins palliatifs sont devenus une discipline reconnue. Lors de ses études, Cosette Odier avait déjà eu l'occasion de se familiariser avec le milieu hospitalier qu'elle a appris à connaître comme un lieu d'activité pour les aumôniers. Quant aux soins palliatifs, c'est au Canada qu'elle les découvre. Pour elle, il est évident que «parler de la mort avec les patients, c'est également parler du sens de la vie. La spiritualité apparaît comme la dimension principale, même si l'aumônier n'est présent, aujourd'hui encore, qu'à la fin, après le médecin et le psychiatre.»

### La maladie en tant que crise

Que signifie concrètement être aumônier à l'hôpital? «Ecouter et accompagner», répond Cosette Odier. Il ne s'agit donc pas de faire du prosélytisme et de convaincre. Il s'agit d'épauler des personnes dans une situation exceptionnelle: «La maladie est synonyme de crise. Elle soulève des questions essentielles et vitales, souvent accompagnées d'une perte de repères. A ce moment-là, il est primordial de considérer le patient dans sa globalité, comme un être humain et non en fonction de ses organes ou d'une partie de son corps». Puis elle ajoute: «Pour de nombreuses personnes, une crise représente une occasion de grandir, alors que pour d'autres, c'est la fin de tout».

Mue par cette vision globale, Cosette Odier forme non seulement des aumôniers de toutes confessions, mais aussi des médecins et des soignants qui souhaitent intégrer la dimension spirituelle à leur travail. Elle ne se lasse pas de répéter à quel point il est précieux qu'un hôpital maintienne un service dédié



### Cosette Odier

Cosette Odier est née en 1952 à Saint-Gall où elle ne passe que les 18 premiers mois de sa vie. Elle effectue ensuite l'ensemble de sa scolarité à Genève ainsi que ses études de théologie réformée. En 1974, au milieu de sa formation, elle accomplit un stage à l'Hôpital cantonal de Genève qui s'avérera déterminant. Elle consacre son travail de licence à la «Danse en tant qu'expression théologique» et, en 1977, elle épouse un pasteur réformé avec lequel elle aura 3 enfants. La famille Odier vit 7 ans à Montréal (de 1977 à 1984). De retour en Suisse, Cosette Odier œuvre pendant 10 ans en soins palliatifs à Genève, une nouvelle discipline à l'époque. Depuis 2000, elle dirige et coordonne l'aumônerie œcuménique du CHUV et s'occupe de la formation des aumôniers. L'équipe se compose de 16 personnes ayant étudié la théologie, dont 2 prêtres catholiques. Cosette Odier a 5 petits-enfants et vit à Lausanne.

uniquement à la formation des aumôniers. Son poste est financé par le CHUV, ce qui montre bien à quel point cet hôpital est attentif aux questions de qualité dans tous les domaines.

La formation aborde des sujets concrets. «La médecine transmet souvent un sentiment de culpabilité aux patients. «Vous êtes malades parce que vous n'avez pas vécu sainement.» J'encourage les médecins à écouter les questions de leurs patients, même s'ils ne peuvent pas y répondre». Cela n'est bien sûr pas toujours facile, car je me situe dans le domaine des compétences humaines et relationnelles, alors qu'eux représentent les compétences techniques.

Mais nous sommes de plus en plus en mesure d'étayer nos affirmations par des connaissances scientifiques, ce qui facilite le dialogue.»

### Expérience personnelle déterminante

Autre point important, et Cosette Odier sait ce dont elle parle. Elle a connu la souffrance physique et morale, et ce fut une expérience-clé. Son mari s'est suicidé il y a 15 ans. «C'était une période violente», dit-elle. En y repensant avant d'en parler, l'expression de son visage change: «Il croyait qu'il serait bien accueilli dans un autre monde. Je n'ai pas compris le sens de son geste, mais je n'ai pas perdu la foi en la vie. Je ne supportais pas les bons conseils et quand quelqu'un me disait que mon mari avait certainement trouvé la paix, je savais que cette personne s'adressait à elle-même et non à moi. J'avais besoin d'être accompagnée dans ma lutte et dans mes contradictions. Je voulais être connue et reconnue, aimée comme Dieu peut m'aimer». Et c'est à ce moment-là qu'elle rencontre Dieu en elle-même. Et si elle ne devait avoir qu'une seule conviction ce serait celle-là: «Chaque être humain est ou peut être le lieu de la révélation d'un tout autre». «J'ai constaté cela à chaque fois que j'ai accompagné des patients.»

Hormis cette affirmation, Cosette Odier est prudente en matière de conviction. «Je n'ai pas pour tâche de convaincre les autres. Imposer une conviction représente clairement un abus de pouvoir. Je ne veux pas imposer aux autres ma manière de voir les choses, mais connaître leur vision du monde. Or cela demande du temps et c'est justement ce temps qui manque à l'hôpital. Trop souvent, on pense trop vite avoir trouvé la solution, qui s'appelle: vite, un médicament!».

Pour Cosette Odier, la spiritualité n'est pas un remède miracle. En cas d'urgence, il faut recourir à la médecine. La spiritualité ne peut pas non plus faire

office d'antidépresseur. Elle est d'ailleurs fréquemment instrumentalisée et utilisée abusivement. Mais les aumôniers s'en tiennent au cadre qui leur a été assigné tout en offrant aux médecins des outils, notamment sous forme de questions, qu'ils peuvent poser aux patients. «C'est un privilège d'être médecin, on rencontre tellement de gens différents et on touche au plus près de l'humanité des gens».

Cosette Odier estime que c'est aussi une chance et un privilège que la direction de l'hôpital accepte totalement ses idées et son équipe, malgré leur statut un peu en marge. «La direction nous soutient et nous encourage sans jamais nous marginaliser.»

### «Il s'agit de relier le spirituel et le médical.»

#### Des questions à la place des réponses

Pour Cosette Odier, une nouvelle étape de vie commence. Ses enfants vivent à l'étranger avec leur famille et elle sera bientôt la doyenne des aumôniers du CHUV. Quelle est, quelle sera, la prochaine étape? Des questions qu'elle se pose en marchant ou lorsqu'elle se retire dans son chalet en Valais. Les moments de contemplation appellent ce genre d'interrogations, de même que la question de la maladie et de sa propre mort. «J'ai, moi aussi, des sentiments contradictoires dans ce genre de situations et j'ai un peu peur aussi» avoue-t-elle. «Mais j'aime poser des questions et chercher des réponses. Je n'aime pas les réponses définitives ni les gens qui prétendent les connaître.»

Et la mort? «Ce n'est pas le dernier mot.»

### La prochaine «Rencontre avec...»

A la fin de chaque mois, le Bulletin des médecins suisses présente une personnalité qui s'implique dans la santé publique. En novembre, Daniel Lüthi parlera de sa rencontre avec Jacques de Haller, qui quitte ses fonctions après huit ans à la présidence de la FMH.